

essai

Une géographie populaire de la Caraïbe

Romain Cruse



MÉMOIRE
D'ENCRER



UNE GÉOGRAPHIE POPULAIRE DE LA CARAÏBE

Romain Cruse

COLLECTION ESSAI

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Photos de couverture et à l'intérieur : Romain Philippon
Correction et révision : Claude Rioux et Catherine Hurtubise
Dépôt légal : 3^e trimestre 2014
© Éditions Mémoire d'encrier et Romain Cruse, 2014

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Cruse, Romain, 1982-

Une géographie populaire de la Caraïbe
(Collection Essai)

ISBN 978-2-89712-202-7 (Papier)

ISBN 978-2-89712-204-1 (PDF)

ISBN 978-2-89712-203-4 (ePub)

1. Géopolitique - Caraïbes (Région). I. Titre.

F2183.C782 2014 320.1'209729 C2014-940218-X

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier
1260, rue Bélanger, bureau 201
Montréal, Québec,
H2S 1H9
Tél. : (514) 989-1491
Télec. : (514) 928-9217
info@memoiredencrier.com
www.memoiredencrier.com

UNE GÉOGRAPHIE POPULAIRE DE LA CARAÏBE

Romain Cruse

COLLECTION ESSAI

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

*À Fred,
honneur et respect,*

*à François,
et à sa patience,*

*à Christelle et Lovely,
Sando et Yohan,
le sourire du quotidien,*

*à Marie-Nicole et Polo,
l'enseignement de la résistance,*

*à Romain,
le roi du contre-jour,*

*à Rico,
et son saxophone,*

*à ma filleule Najila,
et à ses parents Oba et Nashell*

à Keyvan et Djanie...

*Di daakes paat a di night
a when diay soon light
C'est au plus noir de la nuit,
que le jour se lève*
Proverbe jamaïcain

*Pati pa rivé
Partir ne veut pas dire qu'on est arrivé*
Proverbe créole

*En vain dans la tiédeur de votre gorge mûrissez-vous
vingt fois la même pauvre consolation
que nous sommes des marmonneurs de mots.
Des mots? Quand nous manions des quartiers de monde,
quand nous épousons des continents en délire,
quand nous forçons des fumantes portes,
des mots, ah oui, des mots!
Mais des mots de sang frais,
des mots qui sont des raz-de-marée et des érépipèles
et des paludismes et des laves et des feux de brousse,
et des flambées de chair, et des flambées de villes...
Accommodez-vous de moi. Je ne m'acommode pas de vous!*
Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*

INTRODUCTION

*Je suis un fils des Caraïbes, mes fleuves sont l'Amazone,
l'Orénoque et le Mississippi!
Mes terres sont des volcans!
Honte à ceux qui disent qu'il s'agit d'une Méditerranée,
la Caraïbe est autre chose, c'est des continents explosés,
c'est des croûtes terrestres qui se tordent,
des volcans qui ruminent et une gerbe d'océans!
Près de cinq millions de kilomètres carrés d'une vie explosive!*
Patrick Chamoiseau, *Biblique des derniers gestes*¹

La géographie a été pratiquée depuis des temps immémoriaux par l'homme pour organiser les activités de la vie quotidienne : habitation, chasse, pêche, cueillette, agriculture, spiritualité... Les sociétés amérindiennes de chasseurs-cueilleurs étudiées par Pierre Clastres dans l'Amazonie connaissent ainsi parfaitement la répartition des plantes nourissantes et aménagent les environs pour leur permettre de croître ; ils sont en fait bien plus que de simples cueilleurs². De même, dès le début, l'agriculteur pense et organise l'espace qu'il cultive en fonction de la qualité des sols, de l'ensoleillement, des plantes à associer ou non et en fonction de bien d'autres critères géographiques. Le chasseur connaît et répertorie les territoires des différents animaux et leurs migrations journalières et saisonnières. En fonction de son mode de vie et de son organisation de l'espace

1 Patrick Chamoiseau, *Biblique des derniers gestes*, Paris, Gallimard, 2007.

2 Pierre Clastres, *La Société contre l'État*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974.

géographique, l'homme décide s'il enterre ses morts devant chez lui, s'il les brûle ou bien s'il emporte leurs ossements dans ses déplacements. De même, il plante le camp ou le village en fonction d'une lecture géographique déterminante de l'espace. L'homme est un être géographique : ses conditions de vie sont et ont toujours été intimement liées à son analyse de l'espace.

Les géographes « préhistoriques », ceux qui précèdent la période que les historiens savent *lire*, celle de l'histoire écrite, doivent transmettre les connaissances géographiques de l'espace à leurs descendants. L'anthropologue Richard Price a montré à travers son étude des Noirs marrons du Suriname que la toponymie, les noms que l'on donne aux lieux, peut être une façon de conserver et de transmettre l'histoire et la géographie dans une société sans écriture³. À l'autre bout de l'échelle des climats, chez les Inuit de l'Arctique, on considère ceux parmi les chasseurs qui maîtrisent la géographie complexe de ces régions où les boussoles sont inutiles (le pôle magnétique est trop près) et où la lecture des astres est souvent impossible (il fait jour pendant six mois) comme les « vrais hommes », c'est-à-dire les « hommes du territoire⁴ ». Certaines légendes disent même que les esclaves qui avaient la connaissance de la géographie secrète du chemin de retour vers l'Afrique ne mangeaient pas de sel de leur vivant pour pouvoir faire ce voyage à leur mort⁵... Dans ce type de sociétés sans écriture, la connaissance géographique pouvait se transmettre par bien d'autres moyens : objets gravés, contes ou bien plus simplement une transmission directe aux enfants par la pratique des activités au côté des adultes, c'est-à-dire par imitation. La connaissance géographique n'est ni une invention européenne qui remonterait aux Grecs (à qui on ne se lasse pas de tout attribuer) ni une découverte récente à l'échelle de l'humanité. Il est vrai par contre que, du point de vue européen, avec les Grecs, les Romains et les Égyptiens, la géographie va devenir non seulement

3 Richard Price, *Rainforest Warriors, Human Rights on Trial*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2011.

4 Béatrice Collignon, *Les Inuit : ce qu'ils savent du territoire*, Paris, L'Harmattan, 1996.

5 L'écrivain trinitadien Earl Lovelace commence son roman *Salt* (1996) par l'évocation de cette coutume.

une science, mais elle va surtout devenir une science coloniale. La «découverte» du géographe accompagnera de près la conquête, à tel point que les deux termes sont parfois utilisés comme synonymes dans l'historiographie européenne (la «découverte de l'Amérique»). Une science géographique de tradition coloniale est née autour du bassin méditerranéen et s'y est développée en parallèle de l'émergence et de l'expansion du capitalisme⁶. Depuis les années 1970 et la dernière grande vague de décolonisation qui a directement concerné l'Europe, des géographes ont cependant commencé à déterrer les travaux d'Élisée Reclus (1830-1905) et à réfléchir à une géographie «postcoloniale», c'est-à-dire en rupture avec la tradition coloniale de la discipline.

La géographie populaire dont nous ouvrons la voie avec cet ouvrage se positionne sur cette ligne de fracture. Dans la Caraïbe, l'acte de rupture le plus important, historiquement parlant, fut le marronnage⁷. Nous choisissons donc de baptiser cette géographie populaire dans le sang, par un acte symbolique de marronnage. Nous confions le soin de ce baptême au poète martiniquais Aimé Césaire :

Tué... je l'ai tué de mes propres mains... Oui : de mort féconde et plantureuse... c'était la nuit. Nous rampâmes parmi les cannes à sucre. Les coutelas riaient aux étoiles, mais on se moquait des étoiles. Les cannes à sucre nous balafraient le visage de ruisseaux de lames vertes [...]. C'était un soir de novembre... et soudain des clameurs éclairèrent le silence. Nous avions bondi, nous, les esclaves ; nous le fumier : nous les bêtes au sabot de patience. Nous courions comme des forcenés ; les coups de feu éclatèrent [...]. Alors, ce fut l'assaut donné à la maison du maître. On tirait des fenêtres. Nous forçâmes les portes [...]. La chambre du maître était grande ouverte [...] et le maître était là, très calme [...]. J'entrai. C'est toi, me dit-il, très calme... C'était moi, c'était bien moi, lui disais-je, le bon esclave, le fidèle esclave [...], et soudain ses yeux furent deux ravets apeurés les jours de pluie...

6 Fernand Braudel, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, 1988.

7 Dans les espaces marqués par la déportation et l'esclavage des Africains, le marronnage désigne la résistance des captifs et particulièrement l'acte libérateur de la fuite.

je frappai, le sang gicla: c'est le seul baptême dont je me souviens aujourd'hui⁸.

Lorsque la rupture n'était pas possible, on pratiquait l'ironie féroce à travers les contes. Le baptême de notre géographie populaire se poursuit ainsi à travers un récit recueilli sur une petite exploitation agricole de Moore Town, dans les Blue Mountains jamaïcaines; un endroit où les Marrons ont résisté aux planteurs pendant des siècles. Les arbres autour sont chargés de grosses pommes d'eau rouges et noires. Les pierres sont couvertes d'une mousse verte épaisse. À perte de vue, on aperçoit les jardins dominés par des arbres à pain gigantesques, des touffes de bambous et des vallées amenant l'eau des sommets vers le Rio Grande qui coule en contrebas. Un âne est attaché à un jacquier. Wallace Sterling, le « colonel » de ce village de Marrons, est assis sur un sac guano. Pendant qu'il parle, il tourne la lame de son coutelas dans la terre brune. Sa main libre tient un vieux téléphone portable enroulé dans un sac plastique. « Tu sais, quand on découvre la machine à coudre, on abandonne vite la couture à la main. Les contes se perdent aujourd'hui à cause de la télévision et de la radio. Le soir, ma mère nous en racontait ». Il rit en se remémorant ses souvenirs. Les quelques villageois présents, assis sur une branche d'arbre, ont déjà les yeux qui brillent. « C'est un vieil esclave qui, parvenu devant le planteur, s'incline devant lui respectueusement: "Maître, que vous êtes beau, que vous avez l'air fort, vous me faites penser à un lion!" Le maître, suffisant: "Un lion? Tu n'as jamais vu de lion, espèce d'imbécile, tu es né sur cette plantation..." Le vieil esclave n'en démord pas: "Oui, Maître, vous ressemblez à un lion, un lion blanc." Le planteur, soudain dubitatif: "Où as-tu déjà vu un lion, toi?" Le vieil esclave: "À l'instant, Maître, juste devant l'entrée de l'Habitation, j'ai vu un grand lion, fort et élégant comme vous-même!" Le planteur renvoie son vieil esclave à la tâche et se dirige vers l'entrée de l'Habitation, où il tombe nez à nez avec un âne, broutant paisiblement⁹... »

8 Aimé Césaire, *Les armes miraculeuses*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1970.

9 Conte rapporté par le colonel Wallace Sterling, leader contemporain des Marrons de Moore Town (Jamaïque) lors d'une interview menée par l'auteur le 6 juillet 2014.

LA GÉOGRAPHIE POPULAIRE : NOTRE GÉOGRAPHIE

La géographie populaire telle que nous l'entendons retourne à la source de l'esprit géographique. Elle vise à servir les peuples, non les gouvernants. Cette géographie emprunte en ce sens à un autre poète caribéen, le révolutionnaire cubain José Martí. Elle est *notre* géographie, comme Martí embrassait du regard ce qu'il appelait *Nuestra América* (notre Amérique) : l'Amérique des peuples et non pas l'Amérique des gouvernants et des firmes.

La connaissance est tout ce qui compte. Connaître son pays et le gouverner avec cette connaissance est la seule façon de le libérer de la tyrannie [...]. L'histoire de l'Amérique, des Incas jusqu'à aujourd'hui, doit être enseignée en détail même si les archontes grecs sont négligés. Notre Grèce doit être la priorité sur la Grèce qui n'est pas la nôtre [...]. Les hommes d'État nationalistes doivent remplacer les hommes d'État étrangers. Que le monde soit greffé dans nos Républiques, mais que le tronc soit nôtre¹⁰.

Comme le dit un jour André Gide, « on a tant rendu à César qu'il n'y en a plus que pour lui ». Rendons donc aux peuples ce qui leur appartient.

Notre géographie doit évidemment aussi beaucoup à l'historien étatsunien Howard Zinn. Son *Histoire populaire des États-Unis* débute dans la Caraïbe, à Guanahani, au cœur de l'archipel des Bahamas :

Frappés d'étonnement, les Arawaks – femmes et hommes aux corps halés et nus – abandonnèrent leurs villages pour se rendre sur le rivage, puis nagèrent jusqu'à cet étrange et imposant navire afin de mieux l'observer [...]. Ces Arawaks des îles de l'archipel des Bahamas ressemblaient fort aux indigènes du continent dont les observateurs européens ne cesseront de souligner le remarquable sens de l'hospitalité et du partage, valeurs peu à l'honneur, en revanche, dans l'Europe de la Renaissance, alors dominée par la religion des papes, le gouvernement des rois et

10 José Martí, « Our America », *The Cuba Reader: History, Culture, Politics* (CHOMSKY, Aviva *et al.*, dir.), Londres, Duke University Press, 2003.

la soif de richesses [...]. L'information qui intéresse Colomb au premier chef se résume à la question suivante: *où est l'or?*¹¹

Howard Zinn déclara, peu avant de mourir, qu'il aimerait que l'on se souvienne de lui comme de l'homme qui permit aux gens ordinaires d'éprouver l'espoir et la volonté d'agir¹². Zinn était un historien né à Brooklyn d'une famille de modestes ouvriers juifs. *Une histoire populaire des États-Unis* (2002), son œuvre principale, constitue à la fois l'un des meilleurs ouvrages sur l'histoire des États-Unis et une formidable introduction à ce que Zinn nomma, sans réellement définir ce terme, l'«histoire populaire».

Notre géographie populaire s'inspire aussi de Walter Rodney, un enfant des classes populaires du Guyana devenu brillant professeur d'histoire à l'Université des West Indies (UWI) de la Jamaïque. Après ses études à Londres sur le commerce des esclaves, Rodney, n'oubliant jamais ses origines, fit rapidement entendre sa voix, à l'université et dans la rue, en enseignant aux étudiants et aux miséreux les bienfaits du socialisme et les préceptes du Black Power.

Cet astucieux jeune homme mit à profit ses recherches et ses aptitudes à la communication pour jeter à la poubelle de larges portions de l'histoire de la diaspora noire, réécrivant tous les chapitres propres à une vision blanche du monde où l'esclavage et la colonisation constituaient la norme [...]. Walter Rodney fut le premier intellectuel ayant grandi en Jamaïque – à défaut d'y être né – à apporter ses connaissances dans les bas quartiers du centre-ville et à leur donner une application pratique¹³.

Après s'être rendu à la Conférence des écrivains noirs au Canada en 1968, Rodney sera interdit de séjour à la Jamaïque, le premier ministre Hugh Shearer ayant déclaré à son endroit: «Je n'ai jamais eu affaire à quelqu'un qui constitue une plus grande

11 L'ouvrage est paru pour la première fois en anglais en 1980. Pour l'édition française: Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis, de 1492 à nos jours*, Paris, Agone, 2002; Montréal, Lux éditeur, 2006.

12 «Howard Zinn: How I Want to Be Remembered...», *Common Dreams*, 29 janvier 2010, <http://www.commondreams.org/video/2010/01/29-2>

13 Lloyd Bradley, *Bass Culture: Quand le reggae était roi*, Paris, Éditions Allia, 2005.

menace pour la sécurité de ce pays¹⁴». Cette décision déclencha les «*Rodney Riots*» : un groupe d'étudiants ferma l'université, entama une marche de protestation vers la résidence du premier ministre et fut rejoint sur la route par les foules des bidonvilles de Kingston. Cet octobre 1968 jamaïcain causa une dizaine de morts et des millions de dollars de dégâts aux infrastructures.

Notre géographie populaire doit aussi au psychiatre martiniquais Frantz Fanon. Né à Fort-de-France en 1925, et mort d'une leucémie à l'âge de trente-six ans, Fanon fut l'un des artisans de l'indépendance algérienne. Ses analyses lient les psychopathologies qu'il relève en Algérie sur les colons comme sur les colonisés aux maux plus généraux des jeunes sociétés indépendantes.

Ces jeunes pays ont accepté de relever le défi après le retrait inconditionnel de l'ex-pays colonial. Le pays se retrouve entre les mains de la nouvelle équipe, mais en réalité il faut tout reprendre, tout repenser. Le système colonial en effet s'intéressait à certaines richesses, à certaines ressources, précisément celles qui alimentaient ses industries. Aucun bilan sérieux n'avait été fait jusqu'à présent du sol ou du sous-sol. Aussi la jeune nation indépendante se voit-elle dans l'obligation de continuer les circuits économiques mis en place par le régime colonial. Elle peut, bien sûr, exporter vers d'autres pays, vers d'autres zones monétaires, mais la base de ses exportations n'est pas fondamentalement modifiée. Le régime colonial a cristallisé des circuits et on est contraint sous peine de catastrophe de les maintenir¹⁵.

Il découlera de ces analyses une réflexion sur les sociétés dites indépendantes, qui donnera naissance au courant des *post-colonial studies*; courant dans lequel s'inscrit la géographie postcoloniale.

LA GÉOGRAPHIE POPULAIRE EN QUERELLE AVEC L'HISTOIRE OFFICIELLE

Toujours à la Martinique, source d'inspiration indéniable, notre géographie s'accorde à merveille avec «la querelle avec l'Histoire» d'Édouard Glissant. «L'Histoire (avec un grand H) est un fantasme fortement opératoire de l'Occident, contemporain

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte, 1961.

précisément du temps où il était seul à “faire” l’histoire du monde¹⁶. » Les livres d’histoire sont-ils des livres d’histoires ? Contester l’Histoire, avec un grand H, c’est ici contester l’histoire officielle, celle qui est invariablement remise en cause par l’étude précise et par le recentrage du point de vue. L’Histoire, c’est Christophe Colomb qui « découvre » (en géographe ?) la Caraïbe et l’Amérique à la fin du XV^e siècle. L’histoire, c’est des cartes de navigation chinoises datées du XIII^e siècle qui mentionnent déjà les côtes américaines de manière relativement précise. L’histoire, en Chine, mentionne d’ailleurs un contact avec la Caraïbe en 1421 par l’intermédiaire de la flotte de l’amiral Zheng He¹⁷... L’histoire, c’est aussi sans doute des contacts répétés entre l’Afrique et l’Amérique bien avant que la flotte de Colomb n’aille s’y échouer par le plus grand des hasards¹⁸. Si l’on considère les échanges récurrents attestés entre la Caraïbe et le reste de l’Amérique¹⁹, il faut se rendre à l’évidence : contrairement aux histoires qu’on nous raconte, l’Europe fut sans doute le dernier continent à entrer en contact avec cette région...

L’Histoire nous raconte aussi que les Kalinagos (aussi appelés Caribes, Karibs ou Canibas) rencontrés par les colons européens dans la Caraïbe à la fin du XV^e siècle étaient des cannibales craints par tous les peuples voisins. Le 11 décembre 1492, alors que Christophe Colomb visite le nord de l’« Île espagnole », il écrit dans son journal à propos des Amérindiens qui l’« accompagnent » (qu’il a en fait kidnappés par malice sur les premières îles qu’il a visitées) :

On arrive presque à la conviction qu’ils sont continuellement molestés par des gens plus entreprenants qu’eux-mêmes, car il est certain que toutes ces îles vivent dans la terreur des Canibas. Je répète donc ce que j’ai déjà dit plus d’une fois, à savoir que

16 Édouard Glissant, *Le discours antillais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1997.

17 Gavin Menzies, *1421, The Year China Discovered America*, New York, William Morrow Paperbacks, 2008.

18 Ivan Van Sertima, *They Came Before Columbus: The African Presence in Ancient America*, New York, Random House, 1976.

19 Hernan Horna, *La Conquête des Amériques vue par les Indiens du Nouveau Monde*, Paris, Demi Lune, 2009.

Caniba n'est autre chose que « peuple du Grand Khan²⁰ » et que ce dernier ne doit pas demeurer loin d'ici. Il doit posséder des navires, qui viennent sans doute jusqu'ici, pour faire des prisonniers ; et comme ces derniers ne retournent jamais chez eux, on croit qu'ils ont été dévorés. De jour en jour nous comprenons mieux ces Indiens...²¹

Cette scène est aussi évoquée par le second de Colomb dans son journal²². Quelques jours plus tôt, à la vue de l'île d'*Haïti* (nom amérindien de l'île rebaptisée par Colomb « Île espagnole »), celui-ci écrivait :

Les indigènes que nous avons à bord commencent [...] à faire preuve d'une grande inquiétude. Ils nous font comprendre que cette terre a pour nom Haïti et qu'elle est peuplée d'hommes féroces et forts armés, appelés « cannibales ». Selon ce que nous croyons interpréter de leurs longues mimiques, les habitants de cette île, qui est fort grande, partent en expédition contre Cuba et les autres régions, s'emparent des prisonniers et les font rôtir pour les déguster dans des festins. Nous avons trouvé cette nouvelle bien extraordinaire. Et l'amiral, immédiatement, énonça avec gravité que ces gens devaient être à coup sûr ces monstres à un seul œil et à queue longue et poilue dont parlent les chroniques²³.

Aussi farfelues qu'elles puissent sembler, ces histoires ont visiblement servi de base à l'historiographie officielle européenne. Des livres universitaires, des livres scolaires et des musées (y compris dans la Caraïbe) et jusqu'aux films à succès nous montrent les Kalinagos comme des cannibales. Or, cette histoire n'est pas seulement

20 Grand Khan est un titre longtemps porté par les souverains mongols de Chine et mentionné pour la première fois en Occident par Marco Polo. Les Européens du XV^e siècle croyaient, à tort, que les khans existaient encore. On comprend ici que Colomb est toujours convaincu de naviguer à proximité du Japon et de la Chine.

21 Michel Balard, *Journal de Christophe Colomb*, Paris, Imprimerie nationale, coll. « Voyages et découvertes », 2003.

22 Jean de la Cosa, *Journal de bord de Jean de la Cosa, Second de Christophe Colomb. Présenté et commenté par Ignacio Olaguë*, Paris, Éditions de Paris, 1956.

23 *Ibid.*

improbable, elle fut surtout bien commode puisque la reine Isabelle d'Espagne, le 30 octobre 1503

donne la permission [...] à toute personne sous mon commandement [...] de capturer ces cannibales pour les emmener dans une autre terre ou une autre île, nous payant la part qui nous est due, et ce, pour que ces cannibales soient vendus [...] au profit de chrétiens²⁴.

Dès lors que l'on abandonne l'histoire officielle et que l'on donne la parole à l'historien péruvien Hernan Horna, qui écrit *La conquête des Amériques vue par les Indiens du Nouveau Monde*, on découvre une autre perspective :

Les Canibas ont été les plus méconnus et les plus calomniés [...]. Dire avec certitude lesquels étaient des Canibas proprement dits et lesquels étaient appelés ainsi par les Blancs pour justifier leur violence contre les Indiens constitue un grand problème historiographique et interdisciplinaire. Les Canibas ont été les plus difficiles à soumettre à l'homme blanc dans les Caraïbes. Ils ont d'abord donné refuge à des Indiens et ensuite à des esclaves africains qui avaient échappé à la domination européenne. Malgré tout, ce furent eux les héros de la résistance Caraïbe²⁵.

Histoire et histoires se racontent indifféremment dans des livres écrits par des historiens et dans des romans racontés par les acteurs de l'histoire. Phillip Baker est un Jamaïcain qui a participé dans les années 1970 à l'épopée des gangs (*posse*) de Kingston aux États-Unis, et qu'il raconte dans son roman *Rasta Gang*. La narration commence peu après son arrivée à New York, en tant que jeune étudiant. Sa « querelle avec l'Histoire » se déroule dans une salle de classe du Bronx, entre un élève jamaïcain fraîchement immigré et un professeur juif américain, au sujet des histoires des uns et des autres :

Les yeux se sont écarquillés et les mâchoires se sont allongées de plusieurs crans [...]. Jerome était debout. Il a enlevé son bonnet avant d'agiter fièrement son épaisse broussaille de dread-

24 Loi de 1503 décrétée par la reine Isabelle, citée dans Michael Palencia-Roth, « The Cannibal Law of 1503 », *Early Images of the Americas: Transfer and Invention*, (WILLIAMS, Jerry *et al.*, dir.), Tucson, University of Arizona Press, 1993.

25 Hernan Horna, *op. cit.*

locks descendant jusqu'à la taille. Ses cheveux sont tombés le long de son corps comme les racines d'un arbre mises à nu [...]. À cette époque, voir quelqu'un porter des dreadlocks, c'était aussi effrayant que si le diable avait descendu la rue en agitant sa fourche [...]. [Le professeur] Spielberg s'est caressé le menton, le souffle coupé par ce qui semblait être sa première rencontre avec un Rastafarien.

Jerome a commencé :

– Je sais que mon apparence peut paraître étrange à beaucoup d'entre vous. Je n'ai pas l'intention de m'en excuser [...]. Mon visage reflète celui de l'oppression, je suis irréductible et invaincu...

Spielberg l'a interrompu :

– Ça n'est pas l'endroit pour professer vos idéaux révolutionnaires. Sa voix était brutale. Jerome a protesté :

– Quatre cents ans passés à opprimer mon peuple, et maintenant vous voulez me réduire au silence. Mais on ne peut pas faire taire les Rastas. C'est la seule religion qui guide les pauvres et apprenne aux Noirs à se dégager de l'oppression coloniale.

– La première règle de toute religion c'est de respecter son prochain.

Jerome a craché :

– Ce n'est pas avec les beaux sourires [...] hypocrites de Babylone qu'on obtiendra le respect. [...]

– Babylone! (Le front de Spielberg s'est plissé. Il s'est levé, scandalisé.) Je vois mal comment je pourrais incarner Babylone alors que mon peuple a été persécuté pendant des années.

– Votre peuple? (Jerome le regardait âprement dans les yeux.) *Ça* n'est pas votre peuple [...]. Les Juifs originels, c'est nous.

– Absolues foutaises. (Le ressentiment avait durci la voix de Spielberg.) Je suis certain que vous découvrirez que les Juifs sont les israélites originels. Le mouvement rastafari a démarré en Jamaïque, dans les taudis de Kingston, d'après les enseignements de Marcus Garvey, leur prophète, et Haïlé Sélassié, qu'ils prennent pour Dieu.

Jerome a agité les mains en signe de protestation.

– Sang, Babylone. Que le feu et le soufre brûlent les méchants.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	9
La géographie populaire : Notre géographie	13
La géographie populaire en querelle avec l'histoire officielle	15
Une approche caribéanocentrée	20
Une géographie de terrain	24
Objectifs et organisation de l'ouvrage	32
 Première partie : La Caraïbe	 35
Chapitre 1	
Qu'est-ce que la Caraïbe ?	37
1. Une « caribéanité » définie de l'extérieur	45
1.1 S'y retrouver parmi les terminologies	45
1.2 La Caraïbe et les cannibales	50
1.2.1 Qui était cannibale dans la Caraïbe ?	50
1.2.2 Qui fut mangé dans la Caraïbe ?	56
1.2.3 Cannibalisme et impérialismes	57
1.3 Où se trouvent les limites de la région caribéenne ?	58
2. Qui se perçoit comme caribéen ?	62
2.2 Les Cubains et les autres Latinos caribéens	63
2.3 Les Antillais des DOM français	67
2.4 Identités multiples	68
2.5 La Caraïbe de Google	69
3. Une Caraïbe ou des Caraïbes ?	73
3.1 Les West Indies	73
3.2 La Caraïbe insulaire	74
3.3 La Grande Caraïbe	77
3.4 La Caraïbe politique des regroupements régionaux	77
3.5 Une Caraïbe en cercles concentriques	80
4. Conclusion	82
 Chapitre 2	
L'environnement caribéen	85
1. Géologie caribéenne simplifiée	90
1.1 L'apparition du bassin caribéen au cœur de la Pangée	90

1.2 La plaque caribéenne et la formation de l'Amérique centrale	91
1.3 Les Petites Antilles	94
1.3.1 Antilles volcaniques	94
1.3.2 Antilles calcaires	96
1.3.3 Cas particuliers	98
1.4 Les Grandes Antilles	100
1.5 Le plateau des Guyanes	102
1.6 L'influence de la géologie sur les sociétés caribéennes	103
2. Les climats caribéens	109
2.1 Les facteurs climatiques uniformes à travers la région	111
2.2 Les facteurs régionaux créant les saisons	113
2.3 Les facteurs locaux générant des microclimats	116
2.4 L'influence de facteurs complexes	118
2.5 Les ouragans caribéens	119
3. Les grands milieux naturels de la Caraïbe et leur état de conservation	126
3.1 Classification	127
3.2 Le rôle protecteur des mangroves	129
3.3 Le corail	131
3.4 La déforestation et ses enjeux	137
3.4.1 La responsabilité des colons européens	142
3.4.2 La responsabilité des firmes multinationales, en association avec les gouvernements locaux	143
3.4.3 La responsabilité de la population locale	147
3.4.4 Le cas particulier d'Haïti et de la République dominicaine	150
3.4.5 Les paradoxes du cas portoricain : quand les industries polluantes sont bonnes pour les forêts	155
3.5 Le cas de la Guadeloupe	158
4. Conclusion	161

Deuxième partie: Les Caribéens	165
Chapitre 3	
Le déporté africain devient Afro-Caribéen	167
1. Les déportés	171
2. Les fils de Cham?	177
3. Esclave sur les plantations	178
4. Résister	187
4.1 Le marronnage à la Jamaïque	188
4.2 Marrons contre Créoles en Haïti : les non-dits de la Révolution haïtienne	192
4.3 Le marronnage dans l'immense intérieur du Suriname	194
4.4 Les Marrons de la Dominique	197
5. La complexité des alliances : l'exemple des Black Caribs	202
6. Dits et non-dits de l'abolition de l'esclavage	206
7. Le basculement historique : l'affirmation du « nous » Afro-Caribéen	211
Chapitre 4	
Les Caribéens d'origine non africaine	221
1. Indiens dans la Caraïbe	224
1.1 Derrière la migration des coolies	225
1.1.1 Les planteurs à la recherche de nouveaux esclaves : les coolies	225
1.1.2 Économiser et rentrer	227
1.2 Le recrutement et le départ de Calcutta	228
1.3 Du contrat aux conditions de vie des travailleurs indiens sur les plantations	230
1.4 Les Hindustanis du Suriname	232
1.5 La petite minorité des Indiens de la Jamaïque	234
1.6 Les Indo-Trinidiens	236
1.7 La refonte du système des castes	239
2. Les groupes minoritaires	242
2.1 Les Caribéens d'origine européenne	242

2.1.1 Les Blancs créoles chrétiens	242
2.1.2 Les juifs	248
2.1.3 Les touristes	255
2.2 Les Arabes du Levant	267
2.3 Les rescapés du génocide amérindien	273
2.4 Les Asiatiques non indiens	286
2.4.1 La Chine et la Caraïbe	286
2.4.1.1 La migration des Hakkas : toujours plus au sud	289
2.4.1.2 Le transport	291
2.4.1.3 Sur les plantations	291
2.4.1.4 Sortir des plantations	293
2.4.1.5 Les émeutes anti-chinoises à la Jamaïque	294
2.4.1.6 Le renouveau de la présence chinoise dans la Caraïbe	298
2.4.2 Les Javanais	299
3. Les migrations contemporaines	303
3.1 Les vagues d'immigration contemporaine vers la Caraïbe	303
3.2 L'émigration vers le Nord Atlantique	306
3.3 Les migrations régionales pour ceux qui n'ont pas les moyens d'atteindre le nord	318
3.4 Migrant dans son propre pays	321
Chapitre 5	
La population caribéenne contemporaine : répartition, cohabitation et (sur)vie économique	333
1. Répartition spatiale de la population caribéenne	336
1.1 Répartition régionale	336
1.2 Répartition de la population au sein des territoires caribéens : la prédominance des villes	338
1.3 La ville caribéenne	341
1.3.1 La ville caribéenne type	341
1.3.2 Une ville caribéenne caricaturale : Port-au-Prince	348

1.3.2.1 Histoire de la ville, évolution de ses fonctions, de ses quartiers, et explosion démographique	349
1.3.2.2 Densités	352
1.3.2.3 La course-poursuite entre riches et pauvres	356
1.3.2.4 Les problèmes liés à l'habitat urbain à Port-au-Prince : fragilité, informalité, déstructuration et précarité	362
2. La déterminante du groupe ethnique	368
2.1 Trois Caraïbes : la Caraïbe hispanique claire, la Caraïbe noire, et la Caraïbe indo-créole	369
2.2 Groupes ethniques et classes sociales : l'inertie des ethnoclasses et de leurs espaces respectifs	371
3. Pluralisme ou créolisation ?	387
3.1 Créole, langues créoles, créolité et créolisation : le sens des mots	388
3.2 Pluralisme et ségrégation	396
4. De quoi vit-on dans la Caraïbe contemporaine ?	401
4.1 La disparité des revenus moyens dans la Caraïbe	402
4.2 L'économie contemporaine caribéenne : de Bootstrap au Plan américain	405
4.3 Les activités économiques dans la Caraïbe contemporaine : logique de culture, logique minière, logique d'opacité et logique de rente	415
4.3.1 Des économies structurellement déséquilibrées	424
4.4 Pour une analyse rationnelle de l'économie cubaine	427
5. Conclusion	437
Chapitre 6	
Cultures créoles	439
1. Langues créoles	443
1.1 Qu'est-ce que le créole ?	447
1.2 Géographie du créole	455

1.2.1 Échelle régionale	455
1.2.2 Échelle fine	460
1.2.2.1 Îles créoles « simples »	460
1.2.2.2 Îles créoles complexes	461
1.2.3 Créole contesté et créole dominant	464
1.2.4 Les frontières entre créole et langue coloniale	466
1.2.5 Conclusion : une langue vivante	468
2. Croyances, religions et spiritualités caribéennes	473
2.1 Les loas haïtiens du vaudou, des dieux créoles ?	474
2.2 Bob Marley et les rastas de la Jamaïque : entre universalisme et afro-centrisme	480
3. Les musiques créoles et leur rapport au pouvoir dans la Caraïbe	496
3.1 Dynamique de la musique caribéenne	498
3.2 Konpa-dirèk et koudyay en Haïti	500
3.3 Le slack jamaïcain et le parti conservateur	502
3.4 Le calypso trinitadien est-il raciste ? Musique et politique à Trinidad	507
4. Conclusion	510
Conclusion	513
Remerciements	539
Notice biographique de Romain Philippon	540
Bibliographie	541

DANS LA MÊME COLLECTION

Traspoétique. Éloge du nomadisme, Hédi Bouraoui

Archipels littéraires, Paola Ghinelli

L'Afrique fait son cinéma. Regards et perspectives sur le cinéma africain francophone, Françoise Naudillon, Janusz Przychodzen et Sathya Rao (dir.)

Frédéric Marcellin. Un Haïtien se penche sur son pays, Léon-François Hoffman

Théâtre et Vodou : pour un théâtre populaire, Franck Fouché

Rira bien... Humour et ironie dans les littératures et le cinéma francophones, Françoise Naudillon, Christiane Ndiaye et Sathya Rao (dir.)

La carte. Point de vue sur le monde, Rachel Bouvet, Hélène Guy et Éric Waddell (dir.)

Ainsi parla l'Oncle suivi de *Revisiter l'Oncle*, Jean Price-Mars

Les chiens s'entre-dévorent... Indiens, Métis et Blancs dans le Grand Nord canadien, Jean Morisset

Aimé Césaire. Une saison en Haïti, Lilian Pestre de Almeida

Afrique. Paroles d'écrivains, Éloïse Brezault

Littératures autochtones, Maurizio Gatti et Louis-Jacques Dorais (dir.)

Refonder Haïti, Pierre Buteau, Rodney Saint-Éloi et Lyonel Trouillot (dir.)

Entre savoir et démocratie. Les luttes de l'Union nationale des étudiants haïtiens (UNEH) sous le gouvernement de François Duvalier, Leslie Péan (dir.)

Images et mirages des migrations dans les littératures et les cinémas d'Afrique francophone, Françoise Naudillon et Jean Ouédraogo (dir.)

Haïti délibérée, Jean Morisset

Bolya. Nomade cosmopolite mais sédentaire de l'éthique, Françoise Naudillon (dir.)

Controverse cubaine entre le tabac et le sucre, Fernando Ortiz

Les Printemps arabes, Michel Peterson (dir.)

L'État faible. Haïti et République Dominicaine, André Corten

Émile Ollivier, un destin exemplaire, Lise Gauvin (dir.)

Femmes en francophonie, Isaac Bazié et Françoise Naudillon (dir.)

D'un monde l'autre, tracées des littératures francophones, Lise Gauvin

Le Québec, la Charte, l'Autre. Et après?, Marie-Claude Haince, Yara El-Ghadban et Leïla Benhadjoudja (dir.)

Histoire du style musical d'Haïti, Claude Dauphin

Une géographie populaire de la Caraïbe

Une géographie populaire de la Caraïbe, adaptation d'*Une histoire populaire des États-Unis* de Howard Zinn, rompt avec le regard enchanteur et fantastique des clichés touristiques. La Caraïbe est enfin une terre habitée. Romain Cruse mise ainsi sur une géographie humaine : la terre racontée par celles et ceux qui l'habitent. La caméra est braquée sur les villages de pêcheurs de Trinidad et de la Dominique, les quartiers surpeuplés d'Haïti, les Nègres marrons du Suriname, les communautés rasta de la Jamaïque, etc. L'auteur adopte le regard des classes populaires, inspiré d'observations sur le terrain et fondé sur un travail de recherche minutieux. La Caraïbe n'est donc ni un éden, ni un modèle de libre-échange, encore moins une région à forte croissance économique. On y découvre plutôt des sociétés profondément divisées selon des clivages ethniques et sociaux hérités du colonialisme, des bidonvilles dissimulés derrière des décors de carte postale, la manipulation des masses par les élites locales et les investisseurs étrangers. Le géographe Romain Cruse donne à voir et à comprendre la condition caribéenne contemporaine qui se nourrit de cultures et d'histoires singulières.

Romain Cruse est géographe. Il enseigne la géographie, l'histoire et l'économie de la Caraïbe à l'Université des Antilles et de la Guyane (UAG), à la Martinique, ainsi qu'à l'Université des West Indies (UWI), à Trinidad et à la Jamaïque. Il a publié de nombreux ouvrages et articles scientifiques sur la Caraïbe et dirige actuellement un atlas en ligne (www.caribbean-atlas.com). Correspondant au journal *Le Monde diplomatique*, il publie dans divers magazines.